

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La corde au cou

Lise Lacasse, *La Cordeau ventre*, Laval, Trois, 1990, 128 p.

Gabrielle Pascal

Numéro 62, été 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38426ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pascal, G. (1991). Compte rendu de [La corde au cou / Lise Lacasse, *La Cordeau ventre*, Laval, Trois, 1990, 128 p.] *Lettres québécoises*, (62), 14–15.



La corde au cou

Ce n'est pas la première fois que Lise Lacasse explore la filiation de la femme.

ROMAN
GABRIELLE PASCAL

Raconter n'est-ce pas toujours chercher son origine, dire ses démêlés avec la Loi, entrer dans la dialectique de l'attendrissement et de la haine ?

Roland Barthes, *Le Plaisir du texte*.

Elle l'a déjà fait avec efficacité dans son recueil de nouvelles, *Au défaut de la cuirasse*, puis dans son premier roman, *La Facilité de l'être*. Dans son second roman au beau titre symbolique, *La Corde au ventre*, elle exprime son univers au moyen d'une allégorie qui lui permet d'exploiter toutes les audaces du fantastique.

Son récit est écrit à la première personne par une narratrice, Solange, qui raconte les événements extraordinaires qui ont précédé sa naissance et qui ont été engendrés par un cataclysme : «La vie s'était arrêtée dans toute l'Amérique, il ne restait qu'un village que les femmes ne parcouraient plus. Terrées dans leur maison elles attendaient la mort.» (p. 13) Le tremblement de terre qui a emporté la flore et la faune du continent a aussi aspiré la mer et il a laissé les habitants dans un état de terreur absolue. Les femmes sont devenues les victimes d'une malédiction particulière qui, à l'occasion d'un accouchement ou d'une menstruation, leur fait perdre leur sang jusqu'à en mourir.

Cette mise en place privilège, on le voit, un resserrement de l'espace. Dans le même temps, toutes les femmes en âge d'être mères ayant succombé, la présence féminine, elle aussi, est restreinte puisqu'il ne reste plus que quelques enfants et cinq femmes de quarante-cinq ans. La grand-mère de Solange, Cécilia, décide de soustraire sa petite-fille à ce mal mystérieux et, dans ce but, elle place son berceau dans un placard protecteur dont elle éloigne tout le monde, plongeant tout cet étage dans une ombre qui n'accueille que les souvenirs du passé.

Ainsi l'auteure isole-t-elle matériellement les deux protagonistes de cette enfance fantastique pour animer dans cette fausse réalité la vraie symbolique du rapport mère-fille. Afin de mieux protéger l'enfant, Cécilia porte des gants de caoutchouc et limite ses contacts avec elle au minimum nécessaire à sa survie. Cette situation d'exception permet à l'auteure de donner une splendide description du manque d'amour et de caresses expérimenté par l'enfant. Par ses cris, celle-ci parvient à conquérir la présence de sa grand-mère dont la privation provoque sa mortelle angoisse. La narratrice synthétise ainsi cette dépendance : «Des dizaines de fois par jour, j'étais ainsi promenée de la mort à la vie, en chemin j'ai tissé ma haine.» (p. 14) Dans ce mouvement de pendule qui mène l'enfant du désir à la

mère, l'auteure exprime les composantes contradictoires d'un amour filial insatisfait. Les éléments de l'intrigue rendent possible l'amplification de l'indifférence maternelle. Et la dimension fantastique permet à cette confrontation mère-fille de donner forme non seulement à la réalité théorique de ces données psychologiques, mais aussi à l'absolu de la violence qui les caractérise dans l'univers intérieur de l'enfant. À ce titre, le roman de Lise Lacasse offre parfois l'intérêt d'un document clinique.

Pour retenir l'attention de Cécilia et lui arracher une émotion, Solange découvre de cruelles ruses, comme celle de s'égratigner jusqu'au sang ou de refuser de manger. Dans cette guerre qui les oppose, l'adulte ne tarde pas à perdre du terrain car, en mettant sa propre vie en danger, l'enfant, sans le savoir, devient la plus forte. Son existence n'est-elle pas cet avenir auquel la grand-mère consacre tous ses soins ?

La situation limite offerte par le récit fantastique permet de porter à son paroxysme le duel de l'éducation. Car avec une intensité particulière et d'apparentes motivations, Cécilia reproduit une réalité bien familière qui consiste à vouloir faire le bien de l'enfant contre son bonheur. C'est ce que Solange confie en ces termes : «Mais Cécilia ne s'est jamais souciee de mes désirs. Elle ne vivait que pour m'empêcher de mourir.» (p. 16) La relation de pouvoir des parents avec l'enfant, objectivement sadique, mais bien entendu médiatisée par l'amour, peut être développée par l'auteure jusqu'à la démence dans ce contexte allégorique : «Elle me transportait la tête en bas et comme un objet incassable, elle me laissait tomber sur les couvertures. Je fermais les yeux [...] Cécilia riait tout bas, elle me croyait sans défense.» (p. 16) À ce pouvoir absolu répond la haine, et aux contraintes, la révolte d'une rage que Solange retourne contre elle-même et dont elle montre les conséquences : «Les yeux fermés, je me lacérais les jambes et les bras, j'avais accumulé tellement de colère que je ne sentais pas la douleur.» (p. 16) Cette conquête obstinée et douloureuse de l'attention et de la présence de Cécilia apporte à Solange quelque satisfaction, mais l'angoisse de perdre ces gains ne s'amoindrit que quand, enfin installée dans une vraie chambre, elle découvre la beauté de la lumière et du soleil.

Après cela vient la conquête de l'espace quand l'enfant commence à marcher puis celle d'une société dont les bruits désormais lui

parviennent. Là encore, la grand-mère s'interpose mais, un jour, levée avant elle, Solange rencontre son grand-père et la narratrice décrit ainsi cette étape décisive :

*Je me suis retrouvée dans les bras de l'inconnu
qui d'un doigt me caressait le visage [...] Je ne
voyais que la douceur qui imprégnait ce
regard d'un bleu aussi net que le ciel, j'étais
prête à me rendre à l'autre bout de l'univers.
(p. 26)*

Cette expérience donne naissance à une rêverie amoureuse dont le lyrisme développe la symbolique du premier homme dans la vie de Solange. La narratrice précise : « À part lui, rien n'existait. » (p. 36) Ainsi se superpose à la haine de la mère la passion œdipienne.

Au monde fermé de Cécilia succède le pensionnat où Solange trouve des amies et des amis. Pourtant, la présence, en elle, de Cécilia reste si forte qu'elle la rend souvent muette. Le temps passe et une autre crainte remplace la sujétion honnie de l'enfance, celle d'une puberté qui entraîne la mort. Encore une fois, grâce à la forme allégorique, l'auteure peut décrire la peur de cette mutation organique telle qu'inspirée par une certaine éducation, c'est-à-dire sans commune mesure avec la réalité. **La peur du sang et la honte de la différence peuvent, ici encore, être poussées à leur paroxysme.**

Parce qu'elle représente à elle seule la nouvelle génération, Solange devient le centre de l'attention générale et lorsqu'elle survit à sa première menstruation, elle devient un symbole de vie pour tous les survivants. De la sombre dépendance de son enfance, elle passe au pouvoir de jouer un rôle public et confie : « Je me sentais tout d'un coup aussi puissante qu'un dieu. » (p. 83)

Le matin de son quatorzième anniversaire, c'est avec son ami Claude, dans les odeurs d'une prairie reverdie, que Solange à l'insu de tous découvre l'amour. Mais à cette félicité succède le poids d'une responsabilité qui obscurcit leur bonheur, car tout le village attend d'eux l'enfant de l'avenir. Et Solange retrouve l'angoisse d'être réduite à rien. Au sujet de l'enfant, elle confie : « J'avais l'impression que désormais il me dépossédait de tout. » (p. 116) C'est pour se retrouver, après la naissance de sa fille, que la narratrice prend la plume en avouant : « Si je ne raconte pas mon histoire, je vais mourir [...] Claude n'avait pas cherché à me revoir. Il n'entraît dans la maison que pour filer vers la chambre de sa fille, au bruit de son pas je ne relevais même pas la tête. » (p. 125) Ce n'est pas par hasard que Cécilia réparaît et que le dernier mot de la narratrice est pour dire qu'elle craint de ne voir un jour le monde que par ses yeux. En effet le cycle est fermé. La narratrice montre, au terme de cette éducation imaginaire, qu'il est bien difficile de donner l'amour qu'on n'a pas reçu et que la jeune mère retrouve, dans son rapport avec sa fille, tous les pièges de sa propre enfance, cette corde au ventre qui l'a rattachée à sa mère symbolique devenant une sorte de corde au cou.

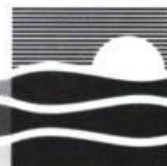
Si ce deuxième roman de Lise Lacasse peut paraître difficile, c'est parce que la richesse de ses structures et la valeur de parabole de son récit ouvrent de multiples perspectives. Un style parfaitement maîtrisé domine cependant ce beau matériau symbolique et, **grâce au fantastique, tout peut être dit sur les angoisses et les servitudes de l'enfance, sur les hontes de la différence, dont la violence défie l'imagination.**

Lise Lacasse
LA CORDE AU VENTRE



3

NOUVEAUTÉS AUX



Éditions des Plaines



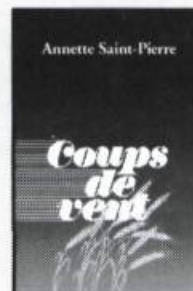
LE MAÎTRE DE CONFÉRENCES

H.G. Francq

ISBN 0-929944-99-x

285 pages, **14,95\$**

Des nouvelles par un
philosophe à la Voltaire
qui nous porte à rire faute
de pleurer.



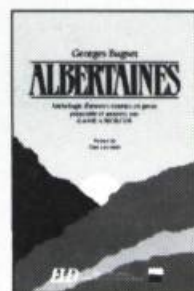
COUPS DE VENT

Annette Saint-Pierre

ISBN 0-920944-97-3

256 pages, **12,95\$**

Saga d'une famille de
l'Ouest canadien éclatée
suite au départ
de l'aîné.



ALBERTAINES

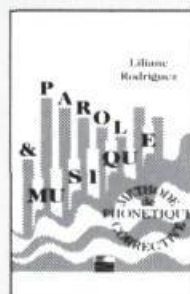
Georges Bugnet

ISBN 1-895173-01-9

400 pages, **24,95\$**

Contes, pièces de théâtre,
essais et critiques.
Chaque texte commenté
et annoté par Gamilla
Morcos. Préface de Guy
Lecomte.

À PARAÎTRE



MÉTHODE DE PHONÉTIQUE CORRECTIVE

Liliane Rodriguez

ISBN 0-920944-76-0

livre et cassette, **29,95\$**

sans cassette, **24,95\$**

cassette, **9,95\$**

Outils indispensables
pour l'enseignement du
français oral au niveau
collégial ou universitaire.

Marie-Anne Roy une voix solitaire

MARIE-ANNE ROY - une voix solitaire

Paul Genuist

ISBN 2-921353-105

200 pages, **22,95\$**

Vie et œuvre de la sœur
de Gabrielle Roy. Une
femme souvent déchirée
mais tenace, parfois
jusqu'à la démesure.